

GAUTHIER, Raymonde, *La tradition en architecture québécoise : le XX<sup>e</sup> siècle*. Montréal, Éditions du Méridien et Musée de la civilisation, 1989. 104 p.

FORGET, Madeleine, *Les gratte-ciel de Montréal*. Montréal, Éditions du Méridien, 1990. 164 p.

GOURNAY, Isabelle, dir., *Ernest Cormier et l'Université de Montréal*. Montréal, Centre canadien d'architecture et Éditions du Méridien, 1990. 179 p.

Jacques Lachapelle

Volume 45, Number 2, Fall 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304980ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304980ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lachapelle, J. (1991). Review of [GAUTHIER, Raymonde, *La tradition en architecture québécoise : le XX<sup>e</sup> siècle*. Montréal, Éditions du Méridien et Musée de la civilisation, 1989. 104 p. / FORGET, Madeleine, *Les gratte-ciel de Montréal*. Montréal, Éditions du Méridien, 1990. 164 p. / GOURNAY, Isabelle, dir., *Ernest Cormier et l'Université de Montréal*. Montréal, Centre canadien d'architecture et Éditions du Méridien, 1990. 179 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 45(2), 281–284. <https://doi.org/10.7202/304980ar>

GAUTHIER, Raymonde, *La tradition en architecture québécoise: le XX<sup>e</sup> siècle*. Montréal, Éditions du Méridien et Musée de la civilisation, 1989. 104 p.

FORGET, Madeleine, *Les gratte-ciel de Montréal*. Montréal, Éditions du Méridien, 1990. 164 p.

GOURNAY, Isabelle, dir., *Ernest Cormier et l'Université de Montréal*. Montréal, Centre canadien d'architecture et Éditions du Méridien, 1990. 179 p.

L'une des conséquences des mouvements de conservation du patrimoine bâti qui sont apparus depuis les années soixante-dix est, de toute évidence, l'intérêt accru pour les recherches en histoire de l'architecture québécoise et canadienne. Le nombre de parutions depuis quelques années est surprenant. Si plusieurs exploitent encore le dilettantisme nostalgique, une majorité adopte une démarche scientifique qui ne cesse de raffiner la connaissance en ce domaine. Parmi ces ouvrages, les trois dont il est question ici ont en commun de consacrer une part importante sinon exclusive à la toute fin du XIX<sup>e</sup> siècle et aux premières décennies du XX<sup>e</sup>. Bien que leurs perspectives réciproques soient différentes et complémentaires, ils partagent les mêmes tiraillements entre la valeur généralement régionale de l'architecture qué-

bécoise, sa spécificité et corollairement l'importance des influences extérieures reçues.

Le texte de Raymonde Gauthier a été écrit dans le cadre de l'exposition *Architectures du XX<sup>e</sup> siècle au Québec*, réalisée au Musée de la civilisation pour commémorer le centenaire de l'Ordre des architectes en 1990. (Pour le même événement, Claude Bergeron a publié un livre qui porte le titre de l'exposition du Musée de la civilisation. Il s'agit d'une remarquable synthèse de l'architecture du XX<sup>e</sup> siècle au Québec). L'intention de l'auteur est polémique. Dans une période où les historiens de l'art québécois veulent dénicher la moindre trace de modernité afin d'exorciser la réputation de conservatisme de leur matière d'étude, Raymonde Gauthier veut revaloriser l'intérêt de la persistance des traditions au XX<sup>e</sup> siècle. La tradition a pour l'auteur un sens large et, à l'image de l'architecture produite au cours de la dernière décennie, son propos pourrait être qualifié de post-moderne: en effet, le modernisme ne semble plus pour elle qu'une rupture dans la longue évolution d'une architecture de proportions et de styles qui prend naissance dans les ordres grecs.

Outre une dernière partie sur la persistance de la tradition dans le modernisme québécois et la protection du patrimoine, la démonstration de cette thèse se fait principalement par la présentation des «producteurs» et de leur «production», ce qui apparaît d'ailleurs démesuré par rapport à la brièveté de l'ouvrage. La partie sur les producteurs traite en fait de leur formation qui, quel que soit le cheminement suivi, ici ou ailleurs, académique ou non, conduit à avantager le langage historique. La partie sur la production se restreint à quelques types architecturaux, plus particulièrement les églises. Il en ressort que les modèles sont socialement si fortement ancrés que l'architecture devient la stylisation d'une enveloppe pratiquement connue d'avance. C'est d'ailleurs lorsqu'elle traite des architectes méconnus que l'auteur suscite le plus grand intérêt en nous permettant de mieux comprendre leurs méthodes de conception. On souhaiterait cependant que ces démonstrations soient complétées d'une analyse esthétique de leurs œuvres afin de mieux en saisir les qualités formelles. Quoi qu'il en soit, à la lumière de sa conclusion qui insiste sur l'importance du travail encore à faire pour mieux connaître ces producteurs, il est permis de croire que Raymonde Gauthier ne nous offre ici qu'un hors-d'œuvre de son savoir afin de nous mettre en appétit.

L'approche de Madeleine Forget diffère de celle de Raymonde Gauthier dans la mesure où les types d'édifices étudiés et la périodisation sont strictement limités. L'analyse repose en fait sur un répertoire des grands immeubles commerciaux créés à Montréal entre 1887 (l'édifice de la New York Life Insurance Building sur la place d'Armes) et 1930, l'après krach.

L'ouvrage est découpé en trois chapitres de longueur inégale. Le premier est consacré à «la contribution américaine à l'architecture». Cette histoire étant abondamment documentée, il s'agit en fait d'un résumé qui met l'accent sur deux villes, New York et Chicago. Le deuxième chapitre, le plus intéressant, présente le contexte et les conditions particulières qui accompagnent

l'émergence des gratte-ciel à Montréal. Il inclut l'analyse des implications urbanistiques, un rappel des innovations techniques, en particulier la structure d'acier et l'ascenseur, ainsi qu'un portrait d'ensemble de l'industrie de la construction, ce qui comprend tant l'architecte que l'entrepreneur et l'ouvrier. Enfin, les gratte-ciel montréalais font l'objet du dernier chapitre et sont regroupés par «générations» chronologiques. Un très bref aparté sur la stylistique et un autre sur la fonction concluent le chapitre.

Bien que cette première synthèse de l'avènement des gratte-ciel montréalais arrive à propos et que l'auteur réussisse à faire un tour d'horizon fort pertinent, son approche à bien des égards semble trop inspirée par l'historiographie américaine. Certes l'influence du Sud est indéniable et ne saurait être sous-estimée, mais l'insistance à rappeler le génie américain se fait parfois au détriment de la spécificité montréalaise. L'approche est à ce point délicate que l'expression même de gratte-ciel recoupe mal la production locale. Forget définit en effet le gratte-ciel à la fois par le bris d'échelle avec l'environnement existant et par une volumétrie dont la hauteur est plus importante que la largeur. Or dans une dizaine d'exemples, comme le Dominion Square Building ou l'ancien hôtel Mont-Royal, l'édifice est plus large que haut. En fait, à Montréal, la conquête de la hauteur a été freinée, et Forget nous aide à le comprendre puisqu'elle explique que l'administration municipale, par le biais de règlements de zonage, a longtemps limité la hauteur des édifices à dix, puis douze étages. Ce que l'auteur n'explore pas, c'est que, dès leur apparition, les gratte-ciel ont suscité la crainte de voir la ville s'américaniser au nom du progrès et de la spéculation. Le fait qu'il n'en soit pas question est d'autant plus curieux que, d'une part, les revues consultées par l'auteur en font état et que, d'autre part, l'essentiel du texte consiste à inscrire le gratte-ciel dans les perturbations de la mise en place d'un ordre urbain capitaliste. Ceci dit, si la préoccupation pour une sociologie de l'architecture fait l'intérêt indéniable de ce livre, il est malheureux que l'auteur s'arrête aux conditions qui expliquent l'avènement des grands immeubles sans analyser leur impact sur le cadre urbain et les façons de vivre. En effet l'historienne fait peu ou pas d'analyse des programmes, des implantations, des intérieurs et de l'esthétique. En fait, on a un peu l'impression que, mis à part le contexte social, l'architecture elle-même sort banalisée du traitement que lui a réservé l'auteur.

Avec son souci de perfection bien connu, le Centre canadien d'architecture (CCA) prend prétexte du pavillon principal de l'Université de Montréal, réalisé par Ernest Cormier, pour mener une étude de cas exemplaire. En effet le catalogue de cette exposition, dirigé par Isabelle Gournay, parvient à donner toute sa densité à cette matière pourtant si isolée et ponctuelle. Non seulement l'ouvrage présente-t-il l'édifice, mais il livre une première synthèse sur son architecte et resitue l'œuvre à la fois dans le débat que le projet a suscité et dans les courants et tendances de l'architecture des années vingt. Pour cela différents chercheurs ont été réunis. Phyllis Lambert traite du fonds Cormier acquis par le CCA, tandis qu'Isabelle Gournay s'attache à l'architecte et à son œuvre. Trois professeurs de l'Université de

Montréal ont écrit des textes complémentaires: Marcel Fournier explique la genèse de cette université francophone, Pierre-Richard Bisson présente le contexte de l'architecture et Yves Deschamps propose un essai sur la double formation de Cormier en tant qu'architecte et ingénieur.

Dans ces textes, le plaisir naît de l'analyse formelle de cette œuvre originale et de son évaluation d'après aussi bien la personnalité et la carrière de Cormier que le contexte architectural qui lui était contemporain. Dans ce dernier cas, l'intérêt provient en grande partie de la stimulante redéfinition de la modernité nord-américaine que propose Isabelle Gournay pour orienter son étude. Afin de sortir l'histoire de l'architecture québécoise de la sclérosante comparaison stylistique avec l'avant-garde européenne, elle suggère de tenir compte prioritairement de la modernité du pragmatisme américain face aux programmes et aux types architecturaux. Elle étudie donc l'Université de Montréal en comparaison avec les autres universités mais surtout avec les hôpitaux universitaires (puisque l'Université de Montréal devait à l'origine en comprendre un). Pour le reste, surtout sur le plan de la stylistique (abordé sommairement), elle multiplie les renvois à des œuvres américaines et européennes qui permettent de comprendre les sources d'inspiration de Cormier. Ces comparaisons ne dénigrent cependant pas l'œuvre, mais dégagent l'originalité de l'architecte et son souci de perfection. En fait, s'il est une question qui subsiste à la lecture de cet ouvrage, c'est celle de savoir si, malgré le caractère nuancé des textes et les multiples informations qu'ils contiennent, l'ouvrage, sans être complaisant, n'entreprendrait pas l'image de Cormier comme figure légendaire et héroïque de l'histoire de l'architecture québécoise. Le catalogue étant une première étude d'un fonds d'archives du CCA, décrit du reste comme exceptionnel, il sera intéressant d'attendre de prochaines publications pour continuer de préciser la place de cet architecte entre le mythe et la réalité.

Enfin, la présentation graphique de cet ouvrage remarquable atteint des standards de qualité qui nous changent de la médiocrité habituelle des ouvrages sur l'architecture québécoise, trop souvent peu et mal illustrés, et mis en pages de façon quelconque. Aussi, puisqu'après tout l'architecture est un art visuel, on ne peut qu'espérer que les maisons d'édition tirent les meilleures leçons de cette collaboration avec le CCA.